

À l'attention du comité du GREC Rush, j'ai le plaisir de vous présenter mon projet de film :

Porqué nos vamos de Cuba, diario del miedo.

* Pour quoi nous avons quitté Cuba, journal de la peur.

Il y a quelques mois, j'ai découvert deux heures d'images que j'avais filmées avec une mini DV. Ces images ont été capturées au cours des années 2016 et 2018 : la période qui a précédé mon départ de Cuba. J'ai filmé sans trop savoir à quoi ces images pourraient ressembler ni à quoi elles serviraient. D'ailleurs, ma caméra avait l'écran cassé, je filmais avec les yeux de ma main. Pendant ce temps-là, j'ai répété ce geste de filmer depuis mon balcon, comme pour enregistrer une trace d'une nostalgie anticipée. Ces images deviennent une pratique inconsciente. Elles racontent mon quotidien de l'époque, un journal de départ avant mon exil. Depuis la France où je vis désormais, je me replonge dans ces images et écrit un voix pour les accompagner.

A l'époque, je filme l'aube d'une deuxième grande crise économique, semblable à celle du « período especial » vécue par le peuple cubain après la chute du bloc soviétique. À Cuba, c'est toujours la crise, on a faim là-bas. On a beau penser que cette misère va faire éclater le gouvernement, mais les jours se succèdent. Par des conversations entre les personnages, ou ma propre voix, le ressenti politique du moment apparaît assez vite. Malgré la force des gens qui regardent la mer, la misère laisse une empreinte indélébile dans ce beau pays. Le gouvernement a vendu son âme au diable. Ils nous ont enlevé la possibilité d'agir. Maintenant, on attend le miracle.

Depuis mon balcon, je filme la caravane funéraire du dictateur Fidel Castro. Au passage de ses cendres, la foule crie : « Je suis Fidel. » Rien ne s'est passé après sa mort. Je me questionne sur le travail laborieux des économistes et politiciens, qui comptent sur le tourisme comme seule activité économique pour sortir le pays de la pauvreté. En effet, je me demande s'il est possible pour un pays bloqué par les États-Unis (embargo) depuis plus d'un demi-siècle de s'en sortir qu'avec le tourisme ? Eh bien non, ce n'est pas possible. De plus, le destin viendra sans pitié sous la forme d'une grippe trois ans plus tard (Covid 19).

Je filme des pêcheurs qui essayent d'attraper un poisson toute la journée. Des gens assis qui regardent la mer. Des passants qui s'arrêtent à la vue de ces bateaux de croisière de la taille des bâtiments ! Quel spectacle ! Ma fenêtre avec des gouttes de pluie. Je me demande, face à ce calme apparent, combien de temps cela va tenir ? Cette mort à petit feu entretenue par le régime est-elle un auto-sabotage ? J'ai peur de la colonisation par les américains, et du capitalisme parce que je le connais de loin et de près. Entre-temps, l'île se vide de ses habitants qui émigrent.

Le film prend une forme de lettre croisée avec mon meilleur ami Raymel qui a quitté le pays avant moi. On ne s'était pas revus jusqu'à 2024. On attend encore le miracle. Cependant, ce qui arrive réellement n'est pas tout à fait destiné au bonheur des citoyens et des citoyennes. Par exemple, une nuit de février, alors que les cubains dorment profondément, le « Morning Calm » débarque à la Havane. Ce bateau est alors chargé de voitures modernes réservées aux forces de l'ordre et aux touristes.

Ce film a commencé à se tourner dans la survie face à ce destin misérable, et s'écrit aujourd'hui dans la peur et la douleur de ce que Cuba est en train de devenir. Ce portrait de la mélancolie décrit l'usure d'un paysage peuplé d'incertitudes, dont certaines sont devenues réalité. La plus évidente, c'est que comme moi, la majorité de ma génération est partie.

Janis Reyes Hernández

